

Le soi et l'étranger dans les *Douze contes vagabonds* de Gabriel García Márquez¹

C. SIDIBE

Université de Bouaké (Côte d'Ivoire).

Introduction

Le soi a des variantes synonymiques qui s'expriment à travers certains désignateurs : je, il, elle, nous, etc. Cependant, nous devons rappeler que l'expression du soi est toujours une expression plurielle qui est tantôt introspection dans le cadre de la quête de soi ou de l'identité, tantôt interrogation sur sa place au sein d'une société donnée et en dernier ressort interrogation sur la condition humaine².

Ces interrogations se posent avec toute leur acuité quand le soi ou une de ses variantes évolue dans un environnement qui n'est pas celui de ses origines. Or, le soi et l'étranger forment une ambivalence qui s'interpénètre de façon très significative dans les

Douze contes vagabonds. Par ailleurs, la formule cardinale X et Y des comparatistes trouve son illustration dans la bipolarité des termes de notre hypothèse d'étude.

Les raisons de la présence du soi à l'étranger sont essentiellement motivées soit par le voyage soit par l'exil qui reste, l'un et l'autre, les lieux privilégiés d'expression de la dualité. Les conséquences que cela entraîne sur les individus sont aussi diverses que leurs motifs. Et ce sont ces espaces d'expression et leurs implications qui font l'objet de la présente analyse ; de plus, le texte de Márquez offre des perspectives intéressantes d'étude non seulement sur le rapport à soi et à l'autre mais encore sur le dilemme du proche et du lointain.

Les lieux d'expression de la dualité

Il est généralement admis que le soi, à cause de son caractère général et indéterminé, s'assimile à un quiconque. Dans ce recueil de contes, le quiconque est presque toujours un sud-américain qui, de surcroît, est en situation d'étranger puisqu'il se trouve en Europe dans le récit.

Les latino-américains, candidats au voyage, peuvent être regroupés en trois catégories. La première catégorie regroupe ceux qui partent dans un but précis et pour une durée déterminée. La deuxième catégorie concerne ceux qui quittent l'Amérique du Sud par contrainte politique ou économique et qui se retrouvent en situation d'exilé. Entre ces deux catégories, il y a une catégorie intermédiaire représentée par ceux qui viennent en Europe

pour un temps précis et avec un objectif bien défini, mais que les circonstances ont placés en situation d'exil. Quels que soient leurs motifs, les voyageurs connaissent bien souvent des itinéraires et des fortunes diverses. En effet, dans le conte 1, *Bonjour, monsieur le Président* (p. 58)³, le héros est à Genève pour des raisons de santé, pendant que dans le conte 5, *María de la Luz Cervantes* et son concubin *Saturno* sont des aventuriers. Sous l'effet de la déception provoquée par la « folie » de sa compagne, l'homme retourne au Mexique alors que la femme est condamnée à rester en Espagne (p. 145). *Prudencia Linero* est partie pour « Rome afin de voir le Saint-père. »⁴ et dans le conte 12, *Nena et Billy* sont en voyage de noces. Le narrateur, lui aussi est un grand voyageur puisqu'il apparaît dans presque tous les contes, tantôt seul, tantôt avec sa famille.

¹ Gabriel García Márquez. *Douze contes vagabonds*, Editions Grasset. Paris. 1992.

² *Le Grand Robert de la langue française*, tome 6. Paris. 1992. p. 513. cf. idem. tome 8. p. 814.

³ Pour la commodité de l'analyse, les contes sont numérotés de 1 à 12.

⁴ Conte 8, p.184.

Les sud-américains en exil sont peu nombreux. De façon indiscutable, *monsieur le Président* et la famille d'*Homero* sont les plus représentatifs de ce groupe. Le Président « avait choisi l'île de la Martinique comme terre d'exil »⁵ tandis qu'*Homero* et sa femme ressemblent plus à des exilés économiques : « un exilé sans avenir qui survivait à grand-peine avec sa femme et ses deux enfants en percevant un salaire ridicule ».⁶

Entre les deux précédentes catégories, nous avons relevé des cas hybrides difficiles à ranger de façon définitive dans l'une ou l'autre des catégories, car ils sont en fait un peu des deux. Le cas le plus significatif est celui de *María dos Frazeres* qui, vendue encore adolescente par sa mère, se retrouve prostituée à vie en Catalogne. Son itinéraire est celui d'un voyage par contrainte qui se termine par un exil forcé (conte 7).

Dans le conte 2, *Marguerito Duarte* a fait le voyage depuis la Colombie jusqu'à Rome avec la ferme intention de faire canoniser sa défunte fille. Et vingt-deux ans après son arrivée, il y est encore à nourrir l'espoir de mener son projet à son terme. D'autres variantes sont encore proposées dans les contes 4 et 11.

Les facteurs catalyseurs de la dualité

A côté des lieux d'expression de la dualité, il existe des facteurs comme la guerre, ou l'argent qui conditionnent la situation d'exil ou de voyage des protagonistes; le premier facteur, la guerre, est manifeste dans l'histoire de *Frau Frida* (conte 4) qui voit son séjour se transformer en exil lorsque la deuxième guerre éclate ou encore dans le conte 8 la fin de la guerre est un bon prétexte pour les italiens de Buenos Aires de rentrer chez eux.

L'argent est l'autre facteur qui influence le destin des personnages. Si le voyage de *Frau Frida* s'est transformé en exil, ce n'est pas seulement à cause de la guerre, mais c'est aussi à cause du manque de moyens financiers. Et sous l'influence de ces deux facteurs, elle change de statut social. D'étudiante, elle se transforme en diseuse de bonnes aventures.

Les conséquences de l'expression de la dualité

Quels que soient leurs lieux d'expression de la dualité, le latino-américain, à quelques exceptions près, éprouve les mêmes sentiments et a les mêmes réactions. On peut distinguer deux types de conséquences : celles qui sont propres à toute personne étrangère vivant ailleurs que chez soi et celles qui lui sont personnelles. En effet, étant d'un univers culturel différent de celui des pays où il réside ou qu'il visite, ses sentiments et ses réactions sont particuliers.

Le sud-américain comme toute personne qui part pour l'étranger ou qui y vit, est devant l'inconnu en proie à de multiples sentiments et interrogations. Cela a pour conséquence le développement de sentiments comme la solitude, l'isolement, le dépaysement, quand ce ne sont pas des sentiments extrêmes comme la peur ou la mort. Ces sensations sont d'ailleurs le lot de la presque totalité des personnages. Quant à l'angoisse ou la mort, *Linero* et *Billy* sont des cas intéressants à évoquer. Leur premier voyage à l'étranger ressemble plus à un voyage vers la mort qu'à un voyage d'agrément : « elle comprit qu'elle avait franchi les portes de l'enfer. Elle s'enfuit épouvantée... (*Billy*) se vit livré à la solitude et à la peur et, pour la première fois depuis sa naissance, pressentit la réalité de la mort. » (p. 201, p. 280). Cet état de chose explique sans doute en partie la résurgence des superstitions et croyances constatée chez presque tous les latino-américains du recueil.

Comme tout étranger qui vit loin de chez soi, l'argent est une véritable obsession. Obsession parce que sa situation sociale est en général précaire d'où l'incertitude devant l'avenir et l'instabilité sociale (cf. *María de la Luz Cervantes* et *Saturno*). Parfois encore, on constate soit l'absence de morale devant l'appât du gain comme dans le cas de *Homero* et sa femme, soit l'absence de morale tout court comme chez *María dos Frazeres* qui « avait depuis longtemps perdu toute compassion envers les hommes ».⁷

D'autres personnages vivent la situation conflictuelle suivante ; le passé, le présent ou le futur sont appréciés soit positivement, soit négativement. L'amertume et le pessimisme de *monsieur le Président* (conte 1)

⁵ Conte 1, p. 42.

⁶ Idem, p. 34.

⁷ Ibidem, p. 158.

traduisent bien ce rapport manichéen entre un passé qu'il juge positif et un présent, selon lui, négatif : « *Les années de gloire et de pouvoir étaient demeurées à jamais en arrière, et seules lui restaient celles de la mort.* » (p. 20), alors que chez *María dos Prazeres*, c'est plutôt la situation inverse qui s'est produite : échangée par sa mère pendant qu'elle était encore une enfant, elle finira par posséder quelques biens grâce à la prostitution.

Dans le conte 10, le père du narrateur est convaincu que seuls le présent et l'avenir sont porteurs d'espoir tandis que le passé qu'il représente doit être oublié : « *Fasciné par les cendres des gloires de l'Europe, il semblait toujours désireux de se faire pardonner ses origines, dans ses livres comme dans sa vie, et il s'était mis en tête que chez ses enfants rien ne devait demeurer de son passé* (p. 228) ».

Qui veut évoquer le thème de l'étranger ne doit pas oublier les thèmes sous-jacents que sont le hasard, l'exotisme, l'évasion, la fuite devant le réel, etc. En effet, chez les personnages de Márquez, c'est le caractère fortuit de certaines situations de la vie qui provoque leur bonheur ou leur malheur.

Dans le dernier conte, l'histoire semble être dictée par la dynamique du hasard de telle sorte qu'on a l'impression que c'est lui qui tire les ficelles et conduit irrémédiablement tout vers la fin tragique de *Nena* (cf. conte 12) tout comme *María de la Luz Cervantes*, suite à une panne de voiture connaîtra une aventure qui va changer le cours de sa vie : « *on inscrit María à l'asile sous un numéro suivi d'un commentaire succinct sur le mystère de sa provenance et les doutes quant à son identité* ».⁸

Les thèmes de l'exotisme et l'évasion sont dans le texte surtout le fait du narrateur qui évoque soit des souvenirs de jeunesse soit des souvenirs de l'âge adulte, alors que l'aventure amoureuse qu'il va connaître en imagination prend l'allure d'une fuite devant le réel et semble se réaliser par le truchement du hasard : « *je dus résister à la tentation de la secouer sous un prétexte quelconque car je désirais qu'une chose... la voir éveillée, afin de pouvoir retrouver ma liberté et peut-être ma jeunesse* (p.100) ».

Enfin, l'invitation au voyage qui est perceptible dans de nombreux contes ne manque pas de révéler entre autres le conflit entre le rêve et la réalité.

Le conflit de cultures ou de civilisations, d'une manière

plus générale l'opposition de deux mondes, semble être au centre de la dualité, si l'on tient compte de la récurrence avec laquelle cet antagonisme apparaît dans les contes. En effet, l'Amérique du Sud s'oppose à l'Europe ou plus généralement l'Amérique du Sud à l'Occident. L'opposition se manifeste dans le texte, soit à travers l'opinion que les protagonistes se font des lieux qu'ils visitent, soit qu'elle transparait dans les rapports interpersonnels.

Le conflit entre les deux mondes, présenté sous forme de contraste, se trouve implicitement ou explicitement exprimé dans les paroles des personnages : « *la jungle de New York... cette communauté si mystérieuse (Espagne)... les énigmes de ce monde (France)* (p.101, p. 128, p. 272) ». C'est surtout avec *Linero* que le contraste des deux mondes est frappant car elle porte un jugement de valeur sur les italiens, leur pays. Sur les hommes, elle dit ceci : « *les trouva changés et distants. La sociabilité et la chaleur humaine...avaient disparu.* (p.185, p.108) ». Quant au pays, il lui donne l'impression de décadence, d'immoralité, de perversité et surtout l'impression d'un lieu où la mort rôde en permanence : « *La señora... s'était déjà forgé sur l'Italie un jugement catégorique : elle ne l'aimait pas... à cause de la fâcheuse habitude de laisser flotter les noyés à la dérive* (p.198) ». A côté d'une telle description, son village, Riochaha fait figure de paradis.

Par ailleurs, les personnages eux aussi reflètent l'opposition de leurs mondes respectifs. L'affrontement permanent entre les enfants et leur institutrice témoigne de façon criarde des rapports conflictuels entre deux systèmes de valeurs. Ce qu'ils traduisent dans l'interrogation : « *Quelle allait être notre vie sous la férule d'un sergent de Dortmund qui s'entêtait à nous inculquer par la force les coutumes les plus rances de la société européenne... ? ...l'odeur de la civilisation était devenue insupportable* (p. 228) ». D'autre part, les relations entre latinos servent aussi à évoquer l'antagonisme culturel ; certains semblent bien adaptés, mieux intégrés comme *Maria de la Cruz* ou *Nena* et représentent l'Europe et ses valeurs tandis que leur partenaire ou mari sont le pôle contraire du fait de leur caractère réfractaire à cette culture : *Saturno*, *Billy* (cf. Conte 5, conte 12).

Enfin, la récurrence de l'opposition des mondes apparaît elle aussi dans la description des villes. Deux d'entre elles : *Cartagena de Indias* et *Madrid* servent à cet effet dans le conte 11 : « *A Cartagena de Indias,*

⁸ Conte 5, p.126.

ils possédaient une maison avec un jardin, une digue qui s'enfonçait dans les eaux de la baie et un abri pour deux grands yachts. En revanche, à Madrid, ils vivaient les uns sur les autres au cinquième étage du numéro 47 du paseo de la Castellana (p. 243) ».

En dernière analyse, nous avons le sentiment que derrière les opinions et impressions des personnages ou du narrateur, Márquez a bien du mal à cacher les siennes, surtout lorsqu'on pense au long exil qu'il a lui-même connu.

Si l'opposition des cultures est source de difficultés, le temps, quant à lui, est une donnée non moins importante pour le latino qui a quitté sa famille, ses amis ou son pays pour une durée indéterminée.

L'action du temps sur les hommes et leur environnement est mise en exergue par le narrateur ou les personnages qui réagissent, d'ailleurs, toujours négativement lorsqu'ils en prennent conscience. Le plus souvent, c'est lors de l'évocation de leur âge qu'ils réalisent la fuite du temps : « *Malgré ses soixante-seize ans et sa certitude de mourir avant Noël* (cf. p. 157) ». Cette prise de conscience douloureuse du temps donne naissance à l'expression de sentiments divers : regret ou amertume, pessimisme ou encore angoisse : « *j'étais trop angoissé par les ravages du temps pour songer à quiconque* (cf. p. 86) ».

Si le temps est une donnée importante du fait de l'impact qu'il exerce sur le latino qui vit à l'étranger, l'anonymat n'en demeure pas moins une conséquence liée à sa situation. En effet, les circonstances ne favorisant pas toujours son intégration sociale, il aura tendance à vivre en marge de celle-ci.

L'anonymat des personnages est rendu de plusieurs manières dans les contes ; au niveau des personnages, Márquez en tant que narrateur ne donne pas à ses personnages de véritables personnalités, de véritables identités : *Frau Frida*, *Monsieur le Président* ou encore le « jeune latino » dans *la Tramontane* illustrent bien cette absence d'identité.

L'anonymat n'est pas seulement perceptible au niveau des personnages, il l'est aussi au niveau du narrateur qui se prête dans le texte à une sorte de jeu de cligne-musette. Il pousse même la manie jusqu'à présenter certains de ses personnages comme des êtres qui lui sont étrangers (lui qui les a pourtant créés !) : « *Je ne m'aperçois qu'à présent, en écrivant ces lignes que je n'ai jamais su son vrai nom* (p. 128). »

D'autres attitudes du narrateur sont révélatrices de cet

état de choses. En effet, sa présence dans le texte se fait de façon furtive, discrète comme une véritable ombre. D'abord ses apparitions dans le texte sont très limitées ; dans le dernier conte, sur plus de trente pages de récit, les manifestations du narrateur ne sont pas supérieures à deux : « *comme je pus le constater... il m'avoua* (p. 271, p. 284) ». Ensuite, ce dernier nous donne l'impression parfois, quand il apparaît, de se cacher derrière un personnage collectif en l'occurrence sa famille ; dans *la Tramontane*, l'emploi fréquent du désigné « nous » lui sert d'écran. Enfin, la dernière constatation faite est l'emploi de la troisième personne alors qu'il est partie prenante dans le récit ; dans *La lumière est comme l'eau*, le narrateur dit ceci : « *Le père... se montra ravi... c'est une preuve de maturité, dit-il* (p. 246) » alors que le narrateur et le père sont une et même personne.

Les différents procédés de distanciation utilisés par Márquez pour rendre les personnages anonymes sont très subtils et sont à mettre au crédit de son grand art.

Notre propos était de montrer l'existence d'une relation entre le soi et l'étranger dans les *Douze contes vagabonds* de Gabriel García Márquez. Ensuite, il consistait à décrire les lieux d'expression de la dualité et d'en tirer les conséquences sur les personnages.

Notre analyse a fait un certain nombre de constats ; d'abord l'expression du soi est toujours l'apanage d'un latino-américain et que ce dernier est en situation d'étranger en Europe soit pour des raisons touristiques soit en tant qu'exilé.

Nous avons constaté entre autre que les conséquences liées au voyage ou à l'exil étaient nombreuses : solitude, dépaysement, isolement, peur, sentiment de la mort, etc. Toutefois, c'est surtout à travers l'opposition des cultures, la perception du temps ou encore l'anonymat que l'on peut saisir toute la dimension tragique du latino une fois qu'il est à l'étranger.

Tout cela est, au plan de l'écriture, si bien conçu qu'il n'est pas faux de dire que Gabriel García Márquez n'a pas failli à sa réputation de grande figure de la littérature hispanique d'Amérique du Sud. □

Références bibliographiques

- BENOIST J., 1995. « La subjectivité » in : *Notion de Philosophie II*, Gallimard, Paris.
- GARCIA MARQUEZ G., 1992. *Douze contes vagabonds*, Editions Grasset, Paris.
- LALAUCHE A., 1926. *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, Paris.
- PAGEAUX D. H., 1994. *La littérature générale et comparée*, A. Colin, Paris.

Résumé

Définir le soi, c'est d'abord évoquer l'individu dans son développement comme personne vue isolément dans son originalité. Et comme tel, il « relève de la catégorie de la personnalité »⁹ et est même considéré comme « une instance en première personne ».¹⁰ Les comparatistes qui s'intéressent aussi au soi à travers la condition de l'exil et de ses variantes, approchent cette notion par le biais des concepts de « distance » et d'« écart » qui leur servent à appréhender la dimension étrangère qui existe dans la relation du « Je » par rapport à l'« autre »¹¹ (soi et identité, soi et société, soi et condition humaine, etc.). Ces interrogations se posent avec toute leur acuité quand le soi ou une de ses variantes évolue dans un environnement qui n'est pas celui de ses origines. Or, le soi et l'étranger forment une ambivalence qui s'interpénètre de façon très significative dans les *Douze contes vagabonds*.

Notre projet consistera à décrire les lieux d'expression de la dualité et d'en tirer les conséquences sur les personnages. Et l'analyse a fait un certain nombre de constats : d'abord l'expression du soi est toujours l'apanage d'un latino-américain ; ce dernier est en situation d'étranger en Europe soit pour des raisons touristiques soit en tant qu'exilé ; les conséquences de cette situation sont nombreuses : solitude, dépaysement, isolement, peur, sentiment de la mort, etc. Toutefois, c'est surtout à travers l'opposition des cultures, la perception du temps ou encore l'anonymat que l'on peut saisir toute la dimension tragique du latino qui est à l'étranger.

Abstract

To define the Self, it is first of all to imply the individual in his development as an isolate person. And as such, it 'belong to the category of the personality' and is even considered as 'an instance in first person'. The specialists in comparative literature who are also interested in the Self through the condition of the exile and of its variations, approach this notion through the concepts of 'distance' and 'variance' which help them to understand the stranger dimension that exists in the relationship of the 'I' and the 'Otherness' (self and identity, self and society, self and human condition, etc). These questions are asked with their acuteness when the Self or one of its variations develops in an environment which is not that of its origins. Now, the Self and the Stranger form an ambivalence which interpenetrate in a more significative way in *The twelve vagabond tales*.

Our project will consist in describing the places of expression of the duality and to draw the consequences on the characters. The analysis has made a certain number of observations : first, the expression of the Self is still the prerogative of a latino-american and that the latter is in a situation of Stranger in Europe either for touristic reasons or an exile. We have noticed among others the consequences related to the trip or to the exile were numerous : solitude, disorientation, fear feeling of death, etc. However, it is mainly through the opposition of cultures, the perception of time or again the anonymity that one can grasp the whole tragic dimension of the latino once he is in a foreign country.

⁹ André LALANDE, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, PUF, Paris, 1926, p.1005.

¹⁰ Jocelyn BENOIST, « La subjectivité » in *Notions de philosophie II*, Denis Kambouchner, Gallimard, Paris, 1995, p.501.

¹¹ Daniel-Henri PAGEAUX, *La littérature générale et comparée*, A. Colin, Paris, 1994, p. 60, p.168.